

LA PENSÉE SOUFIE

d'après l'enseignement de

HAZRAT INAYAT

EDITORIAL

L'un des premiers actes de ceux qui essaient de penser par eux-mêmes a toujours été de s'interroger sur la hiérarchie des valeurs que le monde leur propose. C'est donc un acte de contestation. Pas nécessairement violente d'ailleurs. Une remise en question, pas nécessairement haineuse non plus, de ce qui semblait jusque-là aller de soi parce que c'était admis par tous. Le premier acte public de Saint François d'Assise se dépouillant de ses vêtements à la porte d'une église fut une muette contestation de l'opulence, de la pompe et de la pesante hiérarchie qui paralysaient l'Eglise de son époque.

Interrogeons-nous donc aujourd'hui sur l'une des baudruches les moins discutées de notre temps qui est sans doute le Sacro-Saint Complexe d'Utilité.

Si l'on peut en effet apporter la preuve qu'une institution, un objet ou une personne est utile, il semble qu'on ait dit le dernier mot pour donner droit de cité à cette institution, cet objet ou cette personne dans la Société.

Et les meilleurs parmi nous, dans leurs instants de doute ne se demandent-ils pas: "Suis-je utile à quelqu'un? Ai-je été utile à quelque chose? Ai-je rendu assez de services à mon prochain? à la Société?". Il me souvient même d'un fonctionnaire traité pour dépression nerveuse, qui disait soudain tout ragaillard: "On m'a prouvé que je suis PRODUCTIF". Ne sourions pas des propos de cet homme, il est notre frère jumeau et nous renvoie notre propre image.

C'en est arrivé au point où jusque dans la religion l'on trouve des gens pour vouloir qu'elle soit utilitaire, sociale, qu'elle serve au moins (incapables sont-ils de lui concevoir un autre rôle) à soutenir les justes revendications des travailleurs. Jésus contre le Capital, en somme; après avoir, au siècle dernier, été mobilisé pour le sanctifier; remarquons que la comédie s'inverse sans pour autant changer son cours.

Interrogeons-nous donc sur ce qui est réellement utile. La chose n'est pas si facile qu'elle paraît. Car si nous cher -

chons ce qui est utile à l'homme, nous sommes conduits à nous poser la question préalable qui y est impliquée: mais à quoi ou à qui diable peut bien servir l'homme? Car si nous réfléchissons, prétendre qu'une chose ne peut servir qu'à elle-même est une absurdité contredite par le cosmos entier. En quoi donc l'humanité est-elle utile? Apparemment nous ne pouvons découvrir à quoi elle peut servir. Pourtant rien ne nous paraît plus précieux, plus digne d'être préservé. Il n'y a rien qui nous semble pouvoir payer la vie d'un seul homme. Et non seulement la vie, mais nous valorisons tellement l'humanité en elle-même que nous la voulons aussi libre de penser et d'agir et d'exprimer son génie propre (qui n'est pas forcément utile). S'il y a en effet des âmes héroïques pour sacrifier leur vie, c'est afin de permettre aux autres non seulement de vivre, mais de vivre libres.

Et pour en revenir à ce qu'on appelle utile, parmi toutes les inventions, les institutions, les choses, les personnalités même considérées comme telles; les avantages techniques, les conquêtes de la médecine et de l'hygiène, les découvertes de la science; et les Inventeurs, les Savants, les Grands Docteurs de ceci ou de cela, nous voyons qu'ils ont contribué à nous construire un monde déjà gravement atteint de pollution, saisi de surpopulation galopante, prisonnier d'un environnement mécanisé qui commence, notamment dans les grands ensembles, à tourner au cauchemar.

Une enquête impartiale concernant la plupart des objets des choses, des êtres mêmes qui sont réputés utiles pour le monde mène ainsi à la constatation singulière qu'ils portent en eux les germes de nuisances aussi désastreuses que les avantages qu'ils étaient censés apporter nous paraissent grands.

Ainsi arrivons-nous à la conclusion que le monde, entraîné par ce que les Soufis nommeraient son ivresse et les Hindous, Maya, ne paraît pas capable de distinguer ce qui est vraiment utile, sain, salvateur pour lui. Et continue d'absorber, sous le nom de Progrès, la drogue dangereuse dont les effets - pas si lointains - risquent de le faire trépasser.

D'excellents esprits ont déjà dit ces choses et s'en sont inquiétés. Cependant le dessein du présent éditorial n'est pas tant d'inquiéter ses lecteurs que de se pencher avec eux sur des questions qui nous tourmentent, chacun d'entre nous, à un moment ou à un autre de notre existence.

En quoi suis-je utile à autrui? nous demandons - nous dans nos moments de doute, d'introspection, d'examen de conscience. Et ainsi risquons-nous de tomber tout droit dans la vieille illusion qui est de vouloir affirmer notre personne.

En ayant l'impression d'être utile à quelqu'un, je me sens en effet, moi: Pierre, Jacques ou Yvonne, justifié d'exister comme une personnalité séparée, comme égo. Et pire: je gratifie cet égo. Le piège est subtil et les meilleurs d'entre nous y tombent et y retombent quarante fois avant de s'apercevoir que c'est, bel et bien, un piège. Que si nous nous posions la question; en quoi puis-je m'être utile à moi-même, dans telle ou telle circonstance, nous l'aurions plus justement posée.

Car d'abord, elle l'est plus sincèrement. Dans la vie courante, nous nous aimons nous-même bien au dessus de ce que nous aimons autrui. Mais il est juste de corriger cette affirmation par cette autre: chacun ne se fait pas la même idée de soi. Il y a des gens totalement identifiés à leur corps, et d'autres dont l'idée d'eux-mêmes s'élève jusqu'à la Personne, sinon toujours, du moins parfois. Et selon que nous considérons, à tel ou tel moment, comme un corps ou comme une entité de nature plus élevée, ce que nous considérons comme utile pourra être très différent. À la limite, l'idée d'utilité sera même transmuée en autre chose: sous le choc de circonstances exceptionnelles, même un être apparemment très commun et sans préoccupations morales bien évidentes pourra sacrifier son corps, la vie de son corps pour sauver d'autres vies. Sa conscience alors a entrevu une valeur plus haute que celle qui a cours dans les circonstances ordinaires de l'existence. Ce n'est pas sur une idée d'utilité que son sacrifice se fonde; on pourrait dire plus justement que c'est sur la certitude de l'amour et de la vérité. La vérité que sa conscience a entrevue, il l'a aimée plus que son corps, plus que l'idée qu'il se faisait d'habitude de lui-même. On pourrait en effet prétendre qu'il s'est sacrifié "pour être utile" ou "pour se sentir utile" aux autres, mais je ne crois pas que cette interprétation soit psychologiquement exacte. Il n'a pas senti le besoin de cette action comme utile, mais comme nécessaire en vertu d'un impératif dépassant la simple utilité.

Et l'on pourrait en fin de compte se demander: mais que serait une vie entièrement utile à la société, mais qui ne serait que cela? Remplirait-elle tout-à-fait son but? Ne serait-elle pas singulièrement terne, grise? Ne serait-elle pas quelque peu frustrée, manquant de spontanéité, de joie, d'exaltation?

Ainsi notre idée d'utilité, notre manière de la concevoir, repose-t-elle presque toujours sur une série de malentendus imbriqués: d'abord nous croyons savoir ce qui est utile et nous ne le savons pas bien; nous agissons ensuite comme si ce que nous croyons utile ne pouvait pas faire de mal, et avec le temps ce qui était utile à la lumière de notre faible

discernement, finit par montrer son versant funeste; et enfin, en essayant de nous concevoir nous-mêmes comme étant utiles dans telle ou telle circonstance, nous nous écartons souvent de la voie qui nous mène à notre propre vérité.

En fait, cette manie d'utilitarisme qui est une des plaies du monde moderne vient d'une seule cause: nous ne comprenons pas bien la raison d'être de l'humanité, c'est-à-dire la raison de notre vie sur la terre, du drame que nous y jouons. Cette raison profonde nous étant obscure, nous nous inventons des motifs, nous nous cherchons des succédanés dont l'utilité est le plus facile et le plus immédiatement accessible et probablement le plus illusoire.

Il fut un temps, pas si éloigné, où notre civilisation était entraînée à penser différemment. On disait au commun des gens qu'il était ici pour et à seule fin de souffrir avec mérite et de gagner le paradis dans l'autre monde; motif tout aussi peu satisfaisant si l'on y réfléchit bien, que le précédent, mais peut-être moins nocif à long terme pour le bien-être physique et moral de la planète Terre.

En vérité, aucune philosophie ni aucune religion n'a jamais pu dévoiler ce but, ce motif de la vie ici-bas, qui git dans les tréfonds de chacun de nous. Personne ne peut l'expliquer aux autres et ceux qui l'ont découvert n'ont rien pu en dire, sinon montrer la voie qui permet d'y accéder. Le Christ l'a appelé le Royaume de Dieu et le Bouddha, Nirvâna. Hazrat Inayat l'appelle simplement le But de la Vie, mais ces trois termes sont à mon sens équivalents, et il faut bien le remarquer tout aussi mystérieux l'un que l'autre pour nous autres, pauvres pécheurs. C'est pourtant ce qu'il importe le plus à l'homme de dévoiler pour lui-même et toute voie qui y mène revêt une importance capitale. Pour cette raison, la religion (quelle qu'elle soit) sincèrement vécue, a toujours eu dans le passé la plus grande importance et elle en a toujours pour beaucoup de gens aujourd'hui: au bout du chemin de la religion se trouve une porte qui mène à la découverte du but de la vie, du Royaume de Dieu. Quant à la philosophie, elle aussi a mené bien des êtres à la même réalisation; mais il ne s'agit pas de la philosophie telle qu'on la conçoit dans les Universités d'aujourd'hui. La philosophie dont je parle implique l'intuition métaphysique, faculté prodigieusement inconnue et même aux antipodes de ce que l'on connaît et enseigne comme philosophie dans ces Universités.

Mais l'Art aussi est un chemin et peut éventuellement diriger l'esprit de l'homme dans une direction qui mène à la même découverte. Hazrat Inayat, qui était musicien de profession, avait dans sa jeunesse exploré cette voie. Et dans le

Soufisme très large qu'il a transmis au monde il attache beaucoup d'importance à l'art comme moyen de développement spirituel.

Mais de toute façon, quelle que soit la voie que l'on suivie, on doit la suivre par soi-même, y déployer ses propres ressources, y résoudre ses propres difficultés et y répondre à ses propres questions, car personne ne peut le faire à notre place.

Voilà un Editorial qui agite bien des questions et n'en résout aucune, dira-t-on. Est-ce cela le Soufisme? L'Editorialiste répondra que c'est une bonne manière de se préparer au Soufisme que de se poser ces sortes de questions. Le Soufisme n'est pas forcément un ensemble de réponses faciles destinées à apaiser dans l'aisance la faim de notre esprit, ni un ensemble de moyens destinés à nous procurer une douce quiétude intérieure. Si Hazrat Inayat était venu seulement dans ce but, ce serait un banal philosophe optimiste et un marchand d'illusions de plus. S'il est venu, c'est au contraire pour rouvrir une voie obstruée par les illusions mentales tenaces qui s'attachent non seulement à toute société d'individus mais plus particulièrement à la société présente, à la nôtre, celle à laquelle nous appartenons et aux erreurs et aux errements de laquelle nous participons et souvent sans nous en rendre compte.

Mais le Soufisme ne se plaint pas davantage à mépriser toute notion d'utilité pas plus qu'à nier toute vie après la mort. Le Soufisme se place seulement à un autre point de vue. Peut-être pourrait-on rappeler ici le conseil du Murshid : répondez à la demande de la vie autour de vous. Tâchez de concevoir chaque moment, chaque circonstance, chaque relation dans laquelle la vie vous place comme une certaine demande et tâchez d'y répondre simplement, en laissant la suite à Dieu. Il me semble que cette exhortation toute simple et pratique serait une conclusion valable à cet Editorial qui pose beaucoup de questions sans les résoudre.

Puisque nos réflexions nous ont ainsi amenés à concevoir le caractère très ambigu et décevant de l'utile, nous avons pensé consacrer ce cinquantième numéro à l'art.

Les paroles de Hazrat Inayat sur l'art sont nombreuses. Aujourd'hui nos lecteurs trouveront dans ces pages une conférence sur la Poésie.

On y lira encore une conférence de Sharifa Goodenough sur la Nature et l'art.

Y figurera enfin un court poème intitulé "Inayat", dans lequel Chiragh, le poète, s'adresse à son Murshid et proclame sa fidélité. La résonance soufie de cette pièce nous a paru

assez authentique pour lui consacrer une page.

Et puisque les hasards de la typographie font finir cet éditorial si haut dans la page, voici quelques :

Boulas
tirés du GAYAN
de
HAZRET INAYAT

Il y a une paire d'opposés en toutes choses; en toute chose réside l'esprit de l'opposé.

Toutes choses dans la vie sont pour la sagesse matière à travailler.

Oublie la plus grande faute d'autrui mais ne la partage au moindre degré.

La souffrance de la vie est le prix payé pour la vivification du coeur.

L'endurance rend les choses précieuses et grands les hommes.

Le vrai et le faux dépendent de l'attitude et de la situation, non de l'action.

LA POÉSIE

par
H. ZRAT IN. YAT

C'est le rythme de l'âme du poète qui se trouve exprimé dans la poésie. L'âme dans certains instants de sa vie se sent elle-même rythmique et c'est dans ces instants que l'enfant, qui est au-dessus des conventions de la vie, s'essaie à la danse, à prononcer pour lui-même des mots qui riment ou à répéter des phrases qui s'harmonisent.

Les âmes ont leur moment pour s'éveiller; celles de certains êtres s'éveillent plus tôt; mais il y a dans la vie de toute âme des instants où se produit un tel réveil. L'âme qui possède le don d'exprimer les pensées et les idées extériorise ce don en poésie.

Le mot est, pour nous, des plus précieux parmi les richesses du monde car il recèle l'éclat que ne possèdent ni les gemmes ni les bijoux. Un mot peut déterminer une griserie que la vie ne peut donner; un mot peut contenir un baume capable de guérir les blessures du cœur. La poésie où l'âme s'exprime est donc aussi vivante qu'un être humain. Il n'est pas exagéré de dire que l'éloquence et la poésie sont les plus beaux dons que Dieu ait accordés à l'homme.

C'est le talent du poète qui, à son point culminant, arrive à devenir la parole du prophète. Une devise hindoue l'exprime admirablement: "Le véhicule de la déesse de l'enseignement est l'éloquence."

Beaucoup vivent mais peu pensent; il en est encore moins qui puissent s'exprimer. Et c'est dans l'expression de l'âme qu'est accompli le but divin; en poésie c'est l'impulsion divine qui se réalise. Il existe une poésie pure comme il existe une musique pure. Si l'on est pourvu d'un riche vocabulaire de mots et de syllabes, on peut les ajuster, les assembler d'une façon mécanique, mais il ne s'en suit pas que cela forme de la poésie. Que ce soit en poésie, en art, en musique, ce qui est exprimé doit suggérer la vie, et la vie ne peut être sentir que si elle procède de l'impulsion la plus profonde de l'âme.

Il existe des vers de grands maîtres de toutes les époques qui ont résisté au vent destructeur qui toujours souffle, et leur pouvoir de résister c'est la vie qu'ils renferment toujours. Les arbres qui vivent durant de longues années ont des racines profondes, ainsi en est-il des vers vivants. Si nous pouvions voir où se trouvent les racines de ces vers, nous les trouverions dans l'âme et dans l'esprit

Comme l'âme s'éveille-t-elle au rythme de la poésie? C'est la prédisposition du poète à faire vibrer en son âme la cor-

de de l'amour. Car de l'amour naît l'harmonie, la beauté, la lumière et la vie. Il semble que tout ce qui est grand, beau, digne d'être atteint est concentré dans cette étincelle cachée dans le coeur de l'amour.

Lorsque le coeur parle de sa joie, de sa tristesse, il attire, il intéresse. Le coeur dit toujours la vérité car par l'amour il devient sincère, et c'est par un coeur sincère que se manifeste le véritable amour. On peut vivre vingt ans dans un monde où l'on trouve amusement, joie, gaieté; mais lorsqu'on descend dans la profondeur de son coeur on sent le vide de ces vingt années. Un seul moment de vie avec un coeur vivant est préférable, plus précieux, que cent années de vie avec un coeur mort. Nous voyons beaucoup de personnes, dans ce monde, qui possèdent la fortune, tout ce dont ils ont besoin, cependant leur vie est superficielle et vide. Ils sont plus malheureux peut-être que ceux qui souffrent la faim pendant des jours. L'âme qui meurt d'inanition mérite plus notre pitié que l'âme dont le corps seul est affamé. Car celui dont le corps est affamé vit quand même, tandis que celui dont l'âme crie famine est mort.

Ceux qui ont fait preuve de grande inspiration et qui ont laissé au monde de précieuses paroles de sagesse furent les laborieux du sol du coeur. C'est la raison pour laquelle il y a peu de poètes en ce monde, car le sentier du poète est opposé au sentier de l'homme du monde. Le vrai poète, tout en existant sur cette terre, rêve d'un monde différent d'où il tire ses idées. Le véritable poète se double d'un voyant. S'il n'était pas ainsi comment pourrait-il improviser les idées subtiles qui touchent le coeur du lecteur? Le vrai poète est un amoureux admirateur de la beauté. Si son âme n'en était pas impressionnée il ne pourrait pas faire jaillir la beauté de sa poésie.

Pour vous dire ce qui stimule le poète à qui ce don a été donné en partage: est-ce plaisir ou est-ce chagrin? Ce n'est pas le plaisir, le plaisir glace ce don. C'est la souffrance que l'âme du poète sensible doit traverser dans sa vie. Est-il souhaitable de rechercher la souffrance si l'on aspire à devenir un poète de valeur? Ce serait aussi déraisonnable que de considérer les larmes comme une vertu. Qui peut vivre en ce monde tel qu'il est avec un coeur chaud sans souffrir et expérimenter la douleur? Quel est le sensible au coeur compatissant qui pourrait traverser la suite des jours parmi l'ingratitude, la cruauté, le mensonge de la nature humaine sans souffrir?

En vérité un homme au coeur tendre et ouvert ne peut pas éviter la souffrance. A chaque pas qu'il fait la souffrance le rencontre.

Le début d'un poète est l'admiration de la beauté et son don se mûrit par les larmes que lui causent les déceptions rencontrées dans la vie. Lorsque cette phase est dépassée vient

celle de rire sur l'humanité. Il s'élève au dessus des larmes et, sans être critique ou railler la vie, il commence à contempler le côté humoristique des choses, il embrasse toute la vie sous son aspect comique, vie qui lui avait paru si tragique. C'est alors pour lui comme une consolation d'En-Haut après les moments de grande douleur et souffrance qu'il avait traversés.

Vient alors un autre degré, où il voit l'élément divin travaillant sous toutes les formes et les noms; il découvre que c'est son Bien-Aimé qui anime toutes les formes et les noms. Cet état engendre, dans la vie du poète, une joie comme dans la vie du jeune amoureux et il commence une nouvelle période. Quelle que soit sa condition dans la vie, riche ou pauvre, possédant le confort ou non, il n'est jamais séparé de la présence de son divin Bien-Aimé. Quand il arrive à cette période, il a pitié de l'amoureux qui ne peut admirer et aimer qu'un être limité.

Il est en effet arrivé à ce degré où, seul, dans la foule, au nord, au sud, à l'est, à l'ouest, sur la terre ou dans les cieux, il est toujours en présence de son Bien-Aimé.

S'il atteint un degré supérieur, il lui est difficile d'exprimer ses émotions, ses impulsions en poésie, car il est devenu lui-même poésie. Tout ce qu'il pense, dit ou fait, tout est poésie. A ce degré, il arrive à toucher cet idéal d'unité qui unit toutes choses en Un. Mais afin d'atteindre à ce degré et d'en jouir, l'âme doit être suffisamment mûrie. Une âme d'enfant serait incapable de jouir de la conscience de l'Unité totale.

A partir de ce moment, dans l'oeuvre de ce poète, on trouvera des éclairs d'expressions prophétiques. Ce n'est plus seulement la beauté des paroles et du sens, mais ses mots éclairent et ses mots répandent la vie.

En ce monde il y a des âmes pieuses qui sont sages, spirituelles; mais parmi elles celle qui est capable d'exprimer sa réalisation de vie, de vérité dépasse le poète, c'est un prophète.

INAYAT

par

CHIRAGH.

Tu serais mort, il paraît,
tu serais mort, disent-ils
eux;
mais savent-ils ce que c'est
qu'être mort ou vivant?

Moi pourtant dans ma nuit j'ai vu
(et c'était à la mi-pente, là-haut
c'était sous l'Arbre de la Grâce,
O Caché dans son Ombre)
de loin j'ai vu briller ton visage;
à la maîtresse branche ta main s'appuyait.

Ils se parlent entr'eux, ils se disent:
il n'est plus parmi nous, alors
qui suivrons-nous? celui-ci? celui-là?
Mais n'ont-ils pas entendu, O Murshid,
entendu que tu murmurais:
Voici la trace de mes pas,
quand donc y mettez-vous vos pieds?

Perdu en mer, je me noyais.
Du fond de l'horizon tu es venu vers moi
tes bras puissants m'ont enseigné
la nage salvatrice, O Derviche!
cependant, toi,
tu marchais sur les eaux.

Ils crient: c'était un Prophète!
et devant les peuples
sur un oriflamme ils ont brodé ton nom
qu'ils promènent.
Pardonne, O Soufi,
pardonne-leur puisque moi au moins j'ai pu
recueillir tes mots tombés à terre,
que je m'en suis fait un abécédaire
pour épeler la Symphonie Divine.

Et vous, amis, ne vous irritez-pas
de mes propos impertinents d'ivrogne:
dans une assemblée d'aveugles, Chiragh
a entr'ouvert un oeil
Et la lumière l'a enivré.

LA NATURE ET L'ART (I)

par

Murshida Sharifa Goodenough

Si nous regardons le monde, il semble qu'il y ait deux créations: l'une, la nature, que nous voyons autour de nous, l'autre, la création de l'homme, tout ce qu'il fait d'utile, de beau.

La création de l'homme nous frappe davantage que la nature. L'impression que fait sur nous la nature est profonde, elle est la base de tout ce que nous connaissons. Mais l'oeuvre de l'homme, l'art, fait sur nous une impression plus vive. Si nous nous trouvons au milieu d'une belle nature où il y a une belle statue, nous regardons surtout cette statue et notre souvenir s'attache surtout à cette oeuvre de l'homme. Si nous écoutons les sons de la nature, le bruissement des feuilles, le chant des oiseaux, le murmure des ruisseaux, et si en même temps vient à nos oreilles le son d'un violon joué par un artiste, ou une chanson chantée avec un art parfait, notre attention sera beaucoup plus attirée par cette musique, par ce chant que par les sons de la nature. Pourquoi en est-il ainsi? C'est que la vie est concentrée en l'homme. L'homme est la créature manifestée qui a en lui le plus de vie, de magnétisme, de pouvoir d'attirer, d'impressionner. Peut-être dirons-nous: "j'aime mieux la nature; elle me calme, elle laisse à mon esprit sa liberté, en elle rien ne me trouble. L'oeuvre de l'homme me stimule trop! "Oui, c'est vrai que la nature nous libère; chaque oeuvre de l'homme nous tire à elle. Et cependant, quand nous voyons le monde plus profondément, c'est une seule oeuvre, une seule création. "Dieu achève sa création par la main de l'homme", dit le Gayan. La nature exprime ce qu'elle exprime; elle n'exprime pas par hasard: les montagnes ont telle forme, les arbres telles couleurs qui expriment une tendance, un sentiment caché derrière ces formes. Et l'art de l'homme exprime ce qui se passe dans son âme, dans son coeur, dans son esprit; et ce que l'âme exprime n'est pas moins profond que ce qu'exprime la nature car l'homme n'est pas séparé de Dieu dans la vie. C'est pourquoi l'artiste, toujours, cherche à exprimer quelque chose; et parfois il ne saurait dire ce qu'il veut exprimer à tel moment; mais il le sent. Il pourra le dire par son art, non par des mots. Il le sait; mais les mots ne sont pas faits pour exprimer tout ce qui existe dans la vie.

L'art commence dans toutes ses branches par l'imitation

(I) Société de Géographie 17 Février 1934

de la nature. Un art primitif commence par l'imitation des formes, des sons, des branches des arbres, des troncs d'arbres, d'objets naturels. C'est la première phase. Ensuite, l'homme exprime ce qu'il sent, quoique par des moyens encore peu développés. Plus tard, il devient plus capable d'exprimer ce qu'il sent et ce qu'il pense et il arrive à un art qui exprime ses sentiments, ses aspirations, il arrive à développer un art symbolique. C'est une phase très avancée, très évoluée de l'art. Ce n'est pas une chose que l'artiste puisse forcer. Ce n'est pas par un effort de la volonté. Tout ce qu'il ferait par un effort de sa volonté serait une oeuvre factice.

Quand l'artiste arrive-t-il à cette phase? Il y arrive quand il a compris la vie, quand il a vue non seulement la vie à la surface, quand il a non seulement compris tous les sentiments, toutes les émotions que le coeur humain connaît, mais qu'il a sondé la profondeur des choses, la vie intérieure. Alors, il comprendra la vie dans la profondeur et sa manifestation à la surface. C'est à ce moment qu'il comprendra le lien entre les impulsions intérieures et la manifestation extérieure. Chaque âme connaît plus ou moins les symboles. Chaque être en voit parfois dans ses rêves où son âme les évoque. Quelquefois notre âme connaît des symboles que notre esprit ne s'explique pas, car l'âme les amène de la profondeur de la vie.

L'art ne dépend pas d'un grand effort intellectuel. Les hommes simples d'autrefois s'exprimaient avec plus de facilité que ne le font les hommes d'aujourd'hui. L'art des Egyptiens fut un art symbolique; de même, l'art des Grecs. Dans l'Inde aussi, les manifestations artistiques avaient un caractère symbolique. C'est que toutes les fois qu'il s'agit d'un art très avancé, ses formes deviennent symboliques. Dans l'âge adulte les moyens d'expression sont plus développés et il en est de même des civilisations. Les moyens d'expression des primitifs nous paraissent simples. Oui, ils sont simples, comme un enfant est simple et en même temps profond.

L'artiste est-il plus grand que son oeuvre, ou l'oeuvre est-elle plus grande que l'homme qui l'a faite? On dit parfois que l'artiste est inconscient de ce qui s'exprime à travers lui. On dit quelquefois que l'oeuvre dépasse l'homme qui l'a créée. Mais c'est chose impossible. L'artiste est une plume, il est vrai, entre les mains de Dieu, mais c'est par son intelligence, sa conscience, son sentiment que Dieu oeuvre. Et tout ne peut jamais être exprimé. Dans les manifestations ordinaires de la vie pouvons-nous tout exprimer? Personne ne l'a jamais pu. Si un être humain peut communiquer quelque chose de ce qu'il sent, s'il peut le faire sentir à un autre, c'est qu'il crée, qu'il éveille dans cet autre un écho de ce

qui est en lui-même, il fait vibrer en un autre le mot qui résonne au dedans de lui-même. Ainsi, il transmet ce qui vit en son âme et ceux qui l'entendent le comprennent. Mais l'exprimer entièrement par des couleurs, des mots, est impossible dans le domaine de l'art comme dans la vie de tous les jours. L'être qui sent, qui aspire, est plus grand que tout ce qu'il peut dire et faire. Un artiste est plus que son oeuvre, il est plus grand qu'elle. L'oeuvre d'un homme ne représente qu'une petite partie de ce qu'il est. De même, tout ce monde n'est qu'une goutte de l'Océan de la Vie.

Ce qui favorise un développement artistique est tout d'abord le sentiment et puis l'idéal. Sans l'idéal il peut y avoir des oeuvres d'art exécutées avec une grande habileté technique, mais ce sera un art vide, voué à une dégénérescence. De nos jours, tant de dispositions artistiques se perdent, car les esprits prennent une orientation différente. Ce qui intéresse aujourd'hui, ce sont les choses matérielles, les objets que l'on estime utiles, les perfectionnements techniques, les procédés pour produire rapidement et en multiplicité; ce n'est pas la création de choses belles, d'oeuvres qui expriment la beauté, qui feront appel à l'âme. Bien souvent par manque d'intérêt de la part de leur entourage, des êtres dont toute la vie est absorbée dans l'art, qui n'auraient pas d'autre but que l'art, se voient condamnés à une existence terne. Et c'est grand dommage. Car l'art est un consolateur dans les temps de tristesse, il élève le coeur de l'homme quand il est abattu; l'art est la joie et la gloire de l'homme dans la prospérité, au temps où il s'élève sur la vague de la vie. Et si l'art se perd parce qu'on veut plus de confort, plus de richesse, on perd de vue ce qui est le plus intéressant, le monde en est appauvri, le coeur humain en pâtit et les âmes s'abaissent. S'il y a quelque chose qui survit dans les civilisations des peuples disparus ou des siècles des temps passés (dont ne survit qu'un écho) ce sont les oeuvres d'art. Quel prix n'attachons-nous pas aux oeuvres d'art du passé? Une ville est réputée riche si elle possède de beaux musées, de belles oeuvres d'art des siècles passés. On entreprend de longs voyages pour les rechercher, pour les admirer. Et cependant, dans notre vie de tous les jours, nous accordons à l'art une si petite place. On laisse l'art à ceux qui ont le temps de s'en occuper, aux artistes. La masse des gens ne s'y intéresse pas et cependant elle serait capable de s'en occuper si elle voulait. La tendance artistique est une tendance naturelle, non seulement à l'homme mais à bien d'autres êtres, aux animaux, aux oiseaux. Les oiseaux montrent leur goût des belles couleurs, ils ornent leurs nids de plumes à vives couleurs. Le rossignol ne chante pas au hasard, quand il chante, il s'exerce à faire des roulades. S'il n'est pas content de son premier effort,

il recommencera et il continuera jusqu'à ce qu'il ait produit le son qui lui plaît. Il n'y a pas d'enfant qui n'aime à faire de la musique ou à dessiner, à peindre; avant d'apprendre à lire ou à écrire, l'enfant prend un crayon, il trace ce qu'il voit, il représente ce qu'il imagine; il fait ses petites chansons à lui; il aligne des mots qui font une sorte de poésie, témoignant ainsi de la veine artistique qui est en lui. Et dans l'éducation, il ne faudrait pas la supprimer, la considérer comme de peu d'importance pour mettre à sa place quelque chose de pratique. Au contraire, elle devrait faire la base de toute la vie. Si on donnait à l'enfant des couleurs, du papier, un petit instrument pour jouer à sa guise, son esprit aurait plus de liberté, son imagination s'exercerait plus librement. Et au lieu de devenir un être machinal, façonné sur le même modèle que des millions d'autres par les écoles où il a passé, chacun prendrait le développement qui lui convient. Il développerait sa propre nature, il aurait en lui une faculté d'expression.

Qu'est-ce qui fait la nature artistique? Ce n'est pas seulement le sens du beau, c'est le désir de l'exprimer. Les deux choses sont présentes en chaque être, mais la faculté d'expression est plus rare que l'appréciation de la beauté. L'artiste sent qu'il y a en lui quelque chose qu'il désire exprimer. Tant qu'il ne l'aura exprimé, il ne pourra être heureux; mais au moment où il l'a exprimé, il est heureux, car il a créé quelque chose qui vivra, qui vivra plus que lui-même; il a exprimé l'essence même de son être, qui, ainsi parlera à ceux d'aujourd'hui et à ceux de l'avenir. C'est comme la nature entière; elle est toujours en oeuvre pour manifester quelque chose, elle ne s'arrête pas; elle veut toujours aller plus loin. Elle produit d'abord des rocs, puis des plantes, des animaux, enfin l'homme. Et par la main de l'homme cet effort d'expression se continue, se parachève dans de belles oeuvres.

Certains pensent que dans les temps passés il y eut de grands artistes, mais que l'avenir ne pourra plus donner un grand développement artistique; mais la nature humaine est toujours la même, les sources ne sont pas taries. Il dépend de l'homme de donner libre cours à ce qui est en lui, de développer ses facultés. Si nous voyons peu de belles oeuvres, c'est, comme l'a dit le grand poète Dante "la faute et la honte des désirs humains"; la faute des désirs qui ne s'élèvent pas; la honte, car pouvant atteindre ce qui peut plaire à son âme et la satisfaire, l'homme oriente son esprit vers des choses qui ne pourront jamais le satisfaire.

Où l'artiste trouve-t-il son inspiration? Partout. " Le poète prend son bien où il le trouve". Et chaque artiste fait

de même; il recueille ce qui lui vient, il exprime ce qu'il reçoit. Mais il s'agit de pouvoir recevoir. Si on dit: "Je ne veux pas de cette idée, elle n'est pas à moi", on devrait se demander: "Qu'est-ce qui est à nous?" Pas notre corps, ni notre esprit, ni nos facultés; nous ne les avons pas créées. Il n'est à nous que notre égo. Si nous voulons tout attribuer à lui, ne prendre que ce qui est à cet égo, nous serons aussi petits que lui. Mais si nous voulons recevoir de Dieu ce que continuellement Il nous donne, nous deviendrons aussi vastes que la nature universelle. C'est parce que son âme, son cœur, son esprit sont ouverts, c'est parce que son âme cherche toujours à s'élever que l'artiste reçoit continuellement, qu'il reçoit des inspirations toujours plus élevées. Le perfectionnement de ses facultés lui permet de les exprimer dans ses oeuvres. Si un homme veut analyser ce qui est à lui, il trouvera que rien n'est à lui. S'il veut s'unir à tout ce qui est autour de lui, il trouvera que tout est à lui et en ce cas il ne pourra pas dire: ceci est à moi et cela n'est pas à moi.

La nature nous donne la paix, le calme et l'art donne le bonheur, la joie. La nature nous parle de l'éternité de la vie sans cesse renouvelée et l'art nous parle de la sensibilité du cœur humain, de l'aspiration de l'âme humaine. Par sa réalisation de la beauté, il élève l'homme à travers tous les aspects de la beauté, du visible à l'invisible. Il réjouit le cœur de l'homme et lui donne un bonheur que rien d'autre ne peut lui donner. C'est la chose qui dure le plus longtemps, dans laquelle l'esprit, le cœur peuvent trouver la satisfaction la plus complète, un bonheur qui peut durer toujours.

LA VOIE DE L'INITIATION ET L'ETAT DE DISCIPLÉ

(Suite).

On peut se demander s'il est souhaitable pour toutes les âmes d'être initiées. Le mot "initiation" et le mot qui lui est associé "initiative" suggèrent d'aller de l'avant, aussi la réponse sera-t-elle que le progrès est vie que l'immobilité est mort. Quel que soit notre degré d'évolution, il est toujours recommandable d'essayer d'avancer, que ce soit dans les affaires ou dans une profession, en société ou dans la vie politique, en religion ou dans une évolution spirituelle. Sans doute y a-t-il un danger à être trop enthousiaste. Le tempérament trop enthousiaste peut, au lieu de tirer bénéfice, se blesser lui-même sur quelque chemin qu'il emprunte, que ce soit dans le monde ou dans la vie spirituelle. Il y a un temps pour chaque chose et la patience est nécessaire dans toutes les entreprises. Un cuisinier peut brûler un plat en activant trop le feu pour le cuire plus rapidement et cette règle s'applique en toutes circonstances. Avec les petits enfants, les parents se montrent souvent anxieux et enthousiastes; ils pensent que les enfants doivent étudier et comprendre tout ce qui est bon et intéressant sur la terre. Trop d'enthousiasme n'est pas bon. Nous devons accorder à chaque chose le temps nécessaire; la première et la plus importante leçon dans la vie, c'est la patience; nous devons tout entreprendre avec patience.

L'Ordre Soufi est essentiellement une école ésotérique. Il y a trois principales écoles ésotériques connues en Orient; l'école Bouddhique, l'école Védantique et l'école Soufie. Les deux premières utilisent l'ascétisme comme moyen principal d'avancement spirituel; la particularité de l'école Soufie est qu'elle utilise l'humanité comme moyen principal pour atteindre le même but. Dans la réalisation de la Vérité, l'école Soufie n'est pas différente de l'école Védantique ou Bouddhiste, mais le Soufi présente la Vérité d'une manière différente. Jésus-Christ a donné son enseignement sous une forme semblable.

Sans doute la méthode qui consiste à aider au développement spirituel par la contemplation et la méditation est-elle utilisée dans ces trois écoles, la science du souffle étant pour chacune la base; mais le Soufi pense que l'homme n'a pas été créé pour vivre la vie d'un ange, pas plus qu'il ne l'a été pour vivre celle d'un animal. Pour la vie angélique il y a des anges et pour la vie animale il y a les animaux. Le Soufi pense que la première chose qui soit nécessaire à l'homme dans la vie, c'est de prouver à sa propre conscience jusqu'à quel point il peut être humain; dans quelle relation l'homme est-il avec son voisin, ou son ami, avec ceux qui dépendent de lui et ceux qui le respectent, avec les étrangers inconnus de lui; comment se comporte-t-il avec ceux qui sont plus jeu-

nes que lui et avec ceux qui sont plus âgés, avec ceux qui l'aiment et avec ceux qui ne sympathisent pas avec lui et le critiquent; comment sent-il, pense-t-il et agit-il dans la vie tout en continuant à progresser vers son but qui est le but de toute âme dans le monde? Il n'est pas nécessaire au Soufi de rechercher un désert pour sa méditation, puisqu'il peut s'acquiescer de sa tâche au milieu de la vie du monde. Le Soufi n'a pas besoin de se révéler comme Soufi par des pouvoirs extraordinaires, en accomplissant des miracles ou par une manifestation ou une proclamation d'ordre exceptionnellement spirituel. Un Soufi peut prouver à sa propre conscience qu'il est un Soufi en menant sa vie propre au milieu des luttes de ce monde.

Il en est qui se satisfont d'une croyance apprise dans la famille ou à l'église. Ils s'en contentent et autant vaut pour eux qu'ils restent à ce stade de réalisation où ils sont satisfaits, jusqu'à ce qu'une autre impulsion naisse dans leur cœur pour aller plus haut. Le Soufi n'essaie pas de faire partager sa foi ou ses pensées à de telles âmes en les influençant. En Orient, on dit que c'est une grande faute d'éveiller celui qui est dans un profond sommeil. Ceci peut être compris d'une façon symbolique: il y a beaucoup d'hommes en ce monde qui travaillent et agissent et qui sont cependant endormis; ils semblent éveillés extérieurement; mais intérieurement, ils dorment. Le Soufi considère comme un crime de les réveiller, car le sommeil est bon pour leur santé. La tâche du Soufi est de tendre une main secourable à ceux qui ont dormi suffisamment et qui commencent maintenant à remuer dans leur sommeil, à se retourner. C'est cette sorte d'aide qui est la véritable initiation.

Sans doute y a-t-il des choses qui dépassent la compréhension ordinaire de l'homme; des choses qu'on ne peut enseigner que par la parole ou l'action; mais il est un mode d'enseignement appelé "Tawajoh" et ce mode d'enseignement est un enseignement sans paroles. Ce n'est pas un enseignement extérieur, c'est un enseignement dans le silence. Ainsi, comment l'homme pourrait-il expliquer l'esprit de sincérité ou l'esprit de gratitude? Comment pourrait-il expliquer la vérité ultime, l'idée de Dieu? A chaque fois que l'explication semble à portée, elle vous échappe; cela ne sert qu'à semer la confusion et à amener les autres à perdre leur croyance. Ce n'est pas que celui qui cherche à expliquer ne comprenne pas les choses, mais c'est que les mots ne conviennent pas pour expliquer l'idée de Dieu.

En Orient, on peut voir de grands sages et des saints qui se tiennent assis, immobiles, lèvres closes, pendant des années. On les appelle "Mouni" ce qui signifie: "Celui qui a fait voeu de silence". L'homme d'aujourd'hui pensera: "Quelle vie! rester silencieux et ne rien faire!" Mais cet homme ne sait pas

que certains par leur silence peuvent faire davantage que d'autres ne le font en parlant pendant dix ans. Une personne pourra raisonner pendant des mois sur un problème et ne pas être capable de l'expliquer, tandis qu'une autre, avec son rayonnement intérieur, peut être capable de résoudre le même problème en un instant. Mais la réponse qui vient à l'esprit sans l'aide des mots fournit une meilleure explication. Et c'est cela l'initiation.

Cependant, personne ne peut révéler à un autre la connaissance spirituelle, car c'est quelque chose qui se trouve à l'intérieur du cœur de chacun. Ce que le maître peut faire c'est attiser la lumière cachée dans le cœur du disciple. Si la lumière ne s'y trouve pas, ce n'est pas la faute du maître.

Il y a un poème de Hafiz dans lequel il dit: "Quelle que soit la valeur du maître, celui-ci est sans pouvoir avec celui dont le cœur est fermé". Ainsi l'initiation signifie-t-elle initiation à la fois de la part du maître et de la part du disciple, un pas en avant fait par chacun. De la part du maître, un pas en avant avec le disciple pour que l'élève puisse être mis en confiance et qu'il puisse s'élever au dessus de sa condition présente. Un pas en avant de la part de l'élève qui consistera à ouvrir son cœur; il n'y aura plus aucune barrière, il n'y aura plus rien qui puisse entraver l'enseignement sous quelque forme qu'il se présente: que ce soit en silence ou en paroles, ou que ce soit de la part du maître dans quelque observation faite au disciple au sujet d'un de ses actes.

Dans les temps anciens, les disciples des grands maîtres recevaient l'enseignement au moyen d'une méthode tout à fait différente, non académique, ni sous forme d'étude. La méthode consistait en ce que, avec un cœur ouvert, avec une confiance et une sincérité parfaites, ils étudiaient chacune des attitudes du maître, à la fois envers ses amis et envers ceux qui le considéraient avec mépris; ils observaient attentivement leur maître en période de difficultés et de souffrance, pour voir comment il les supportait; il constataient avec quelle patience et quelle sagesse il discutait avec ceux qui avaient du mal à comprendre, répondant à chacun avec douceur, dans son langage propre; ils voyaient combien il faisait preuve d'esprit maternel, d'esprit paternel, d'esprit fraternel, d'esprit d'enfance, d'esprit amical, d'esprit de miséricorde et d'un naturel toujours tolérant; combien il avait de respect pour l'âge, de compassion pour tous, de compréhension parfaite de la nature humaine. Les disciples apprenaient également ceci: qu'aucune discussion, aucun livre de métaphysique ne peuvent jamais enseigner toutes les pensées et toutes les philosophies qui prennent naissance dans le cœur de l'homme. Un être peut

ou bien étudier pendant mille ans, ou bien remonter à la source et voir s'il peut atteindre la racine de toute sagesse et de toute connaissance. Au centre de l'emblème des Soufis, il y a un coeur; c'est le signe que du coeur une source jaillit, la source de la divine connaissance.

Sur la voie de l'initiation deux choses sont nécessaires: la contemplation et le fait de vivre la vie telle qu'un Soufi doit la vivre; et ces deux choses dépendent l'une de l'autre. La contemplation aide à vivre la vie d'un Soufi et la vie d'un Soufi aide à la contemplation. En Occident, où la vie est si surchargée d'occupations et où il n'y a pas de bornes aux responsabilités, on peut se demander si se vouer à la contemplation, même pour dix minutes dans la soirée, n'est pas trop quand on est fatigué. Mais pour cette raison même, la contemplation est plus nécessaire en Occident qu'en Orient où tout, même l'environnement, aide à la contemplation. En outre, il y a un départ à effectuer sur cette voie. Si la contemplation ne se développe pas sous une forme telle que tout ce qu'on fait dans la vie devienne une contemplation, alors la contemplation n'apporte rien de bon à un être. Cela reviendrait à aller à l'église une fois par semaine et à tout oublier de la religion les autres jours. Pour l'homme qui accorde dix ou vingt minutes par soirée à la contemplation et l'oublie tout le reste du jour, la contemplation n'a rien de bon. Nous prenons notre nourriture à certains moments du jour; cependant, tout le temps, même quand nous dormons, la nourriture continue à sustenter notre corps. Ce n'est pas la conception du Soufi que de se retirer dans la solitude ou de rester assis en silence tout le jour. Son idée est que, par la contemplation, il reçoit une telle inspiration que dans l'étude, dans chacune de ses aspirations, dans chaque aspect de sa vie, un progrès se réalise. De cette manière, il démontre que la contemplation est une force qui l'aide à supporter toutes les difficultés qu'il rencontre.

La vie que le Soufi doit mener ne peut s'expliquer en peu de mots. Il y a beaucoup de choses dans la vie d'un Soufi, mais la plus importante est de montrer une tendance à l'amitié; cette tendance s'exprime sous la forme de la tolérance ou du pardon des offenses, sous la forme du service rendu ou de la confiance. Sous quelque forme qu'il s'exprime, son thème central est le désir constant de faire preuve d'amour pour l'humanité, d'être l'ami de tous.

Gérant de la Pensée Soufie: Dr. Michel Guillaume
27 rue Victor Diederich
92150 Suresnes

(CCP 173800 Paris)